

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# L'Abbeille.

6me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

6me. Année.

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 11 MAI 1854.

No. 31.

## Soyez notre refuge en cette vie amère.

Vous qu'un Dieu nous donna pour patronne et pour mère,

Vous l'espoir et l'appui d'enfants trop malheureux,  
Soyez notre refuge en cette vie amère !  
Marie ! écoutez nos accents et nos vœux.

Dans ce désert brûlant qu'on appelle la vie,  
Languissants et captifs nous soupirons d'amour,  
Et de nos cœurs vers vous, ô divine Marie !  
La flamme et les parfums s'élèvent chaque jour.

Des faux biens méprisant le funeste héritage,  
À vous, à votre Fils, nous sommes pour jamais.  
Vous aimer, vous bénir, voilà notre partage.  
Ah ! conservez en nous l'innocence et la paix.

Contemplant d'ici-bas l'éternelle patrie,  
Du monde nous fuirons les prestiges menteurs.  
À la vie, à la mort, ô sensible Marie !  
Nous chérirons toujours vos attraits enchanteurs.

N'espérant point, hélas ! de jours purs, sans nuages,  
Au pied de vos autels nous fixons notre sort.  
Poursuivant notre course à travers les orages,  
En chantant vos bienfaits nous entrerons au port.

### DISCOURS DE M. CREPS.

Nous avons annoncé la semaine dernière que l'Empereur des Français avait envoyé à la flotte de la Mer-Noire un tableau de la Ste. Vierge et qu'à l'occasion de la bénédiction de cette image, M. l'Abbé Creps, aumônier du vaisseau-arrival, avait prononcé une allocution touchante. Voici le texte de ce discours, tel que publié par le *Moniteur*.

Amiral, officiers et marins de l'escadre,  
Lorsque le Sauveur du monde adressait du haut de la croix au disciple bien-aimé, en lui montrant sa sainte Mère, ces paroles mémorables : “ *Mon fils, voilà votre mère*, il jetait les fondements du culte de Marie et en faisait pressentir toutes les douceurs et les innombrables avantages. À partir de ce jour, les enfants de la nouvelle alliance, qui ont acquis par Jésus-Christ le droit d'appeler Dieu leur père, se sont fait un devoir et une gloire d'appeler Marie leur mère.

Partout où l'Évangile a porté ses clartés, partout où il a élevé ses autels, l'austère figure de Marie apparaît comme un signe de grâce, de consolation et de force ; les catacombes ainsi que les basiliques, les temples les plus splendides comme les sanctuaires les plus modestes, témoignent des sentiments de vénération, de confiance et d'amour que toutes les générations qui s'y sont succédées ont invariablement professés pour la vierge Marie.

Des villes, des provinces, des royaumes même, la proclament leur patronne et leur souveraine, et l'on voit des armées formidables marcher sous sa bannière et se servir de son nom comme d'une puissante armure.

Où réside donc le secret de cette étonnante popularité ? Dans la qualité de *mère de Dieu*, qui donne à Marie une puissance de supplication infaillible et inépuisable, qu'elle exerce sans réserve envers toutes les infortunes qui la réclament. Oui, par sa qualité de mère de Dieu, Marie est la dispensatrice facile des faveurs les plus marquées de son divin Fils et de ses miséricordes les plus touchantes. Et voilà ce qui explique l'universelle faveur dont, à travers tous les siècles, le nom de Marie a constamment joui.

Oh ! combien serait longue l'énumération des bienfaits de Marie ! aussi longue que l'histoire des misères qui flétrissent notre pauvre humanité ; et qui pourrait compter les œuvres de miséricorde, de dévouement et de sacrifice qu'elle a inspirées ou que son nom protège ?

Pénétrez dans le cœur de cet ardent et intrépide missionnaire qui va, au prix d'une vie entière de privations et de souffrances, porter les bienfaits de l'Évangile aux peuples qui ne les ont pas reçus ; ou bien regardez dans l'âme de la sœur de charité (quelle que soit d'ailleurs sa bannière,) qui consomme sa vie dans les salles d'asile, dans les hôpitaux, dans les bagnes, c'est à dire, humainement parlant, au milieu du cortège de tous les ennuis, de tous les dégoûts, de toutes les horreurs combinées, et vous trouverez dans l'un et l'autre un amour immense de Jésus-Christ

et du prochain, entouré, protégé, alimenté par la dévotion à Marie.

N'est-ce pas au pied de l'autel de Marie que nos mères, nous serrant dans leurs bras et mettant tout leur cœur dans leurs regards suppliants, ont éprouvé pour nous des tressaillements d'une tendresse ineffable ? Et qu'ad la tempête gronde, quand les vents mugissent, quand les flots s'amoncellent sur la grève, n'est-ce pas à l'autel de Marie, ou même devant sa simple image protectrice du foyer domestique, que nos mères et nos sœurs, vos femmes et vos enfants, vont puiser confiance et force en demandant protection pour des jours chéris !

Enfin, Marie n'est-elle pas pour tous la porte du ciel, l'arche d'alliance, l'étoile de la mer, le refuge du pécheur, la consolation des affligés ?

Profondément pénétré des sentiments de confiance que tous les siècles chrétiens ont si justement voués à la Mère de Dieu, l'Empereur, en face des événements que l'avenir recèle encore dans son sein, mais qui se sont pressentis, a envoyé à l'escadre cette image bénie. En vous faisant ce don sacré, il vous adresse les paroles que Constantin-le-Grand lut dans les cieux : *In hoc signo vinces*, vous vaincrez dans ce signe, ô vous qui allez combattre pour la justice : que cette image de Marie soit pour vous un *labarum* nouveau, un bouclier impénétrable, un étendard de victoire !

Braves marins de l'escadre, entrez dans la pensée de notre Empereur ; mettez votre courage et vos connaissances militaires sous la protection de celle qui est forte comme une armée rangée en bataille, et la France, notre belle patrie, sera glorieuse au point des grandes choses que vous aurez faites.

Conservez sur la *Ville-de-Paris*, cette sainte image aura sa place ordinaire au milieu de nos malades, qui en retireront consolation et force, et, le dimanche, elle ornera l'autel du sacrifice où vous viendrez avec empressement, marins de la *Ville-de-Paris*, à l'exemple de vos nobles chefs, répandre vos cœurs aux pieds de Jésus-Christ et demander à Marie protection et assistance. ”

## LA CHIMIE ENSEIGNÉE A LA PETITE SALLE.

### DEUXIÈME LEÇON.

— Chut ! Chut ! voilà Mr. le professeur de Chimie !

— Je suis très flatté de voir avec quel empressement vous vous rangez autour de moi : cela montre l'intérêt que vous prenez à mes leçons.

— Est-ce que vous aviez des doutes à ce sujet ?

— Non, certes ! dans toutes les circonstances je vous ai toujours vus zélés, pleins d'ardeur pour vous instruire, et je sais surtout quelle attention, quelle application vous avez apportée à ma première leçon. Mais tout le monde ne vous rend pas justice comme moi : des calomniateurs (que cela ne vous étonne pas, car la terre produira toujours de ces mauvaises herbes là, en dépit même des progrès de la Chimie et de l'Agriculture,) oui, des calomniateurs ont osé me soutenir que vous ne persévereriez pas dans votre ferveur pour l'étude de la Chimie.

— Ah ! ah ! ah ! ils sont loin d'avoir le don de la clairvoyance ceux-là.

— Ce n'est pas tout, on a été jusqu'à dire que vous n'étiez pas capables de comprendre mes leçons. Je vous ai défendus, comme je devais faire, *pedibus, pugnibus et rostris* ; maintenant à vous de prouver qu'on a dit faux, en expliquant comment l'eau éteint ou alimente le feu selon qu'on la jette en grande ou en petite quantité.

— Nous avons appris l'autre jour que l'eau est composée d'hydrogène et d'oxygène ; l'oxygène, c'est le premier principe de la combustion. Vous nous avez aussi appris que le bicarbonate d'hydrogène sert à éclairer, ce qui nous montre que l'hydrogène est combustible. En examinant seulement les composants de l'eau, on trouve qu'elle devrait toujours alimenter la combustion ; mais d'un autre côté, nous savons que pour éteindre le feu il suffit d'empêcher l'oxygène d'arriver. D'après cela, voici comment nous expliquons ces faits ; si l'on jette de l'eau en petite quantité, la chaleur agit dessus, la décompose et les deux gaz qui résultent de sa décomposition nourrissent le feu ; au contraire, si l'eau est jetée en grandes masses, elle s'étend autour du corps en ignition, l'enveloppe, pour ainsi dire, d'une couche liquide qui empêche l'oxygène de venir en contact avec le corps, ce qui par conséquent éteint le feu.

— Bravo ! cette explication vous fait honneur et confond à jamais vos détracteurs. Je vois par votre réponse que vous avez fait des recherches, c'est très-bien ; j'ajouterais néanmoins que l'eau jetée en grande quantité abaisse la température du corps en feu, ce qui contribue aussi à détruire la combustion. Vous avez sans doute remarqué que pour faire brûler un corps on commence par élever sa température. Que résultera-t-il, si nous n'avons pas besoin d'élever la température des corps pour produire la combustion ?

— L'oxygène se trouvant répandu dans toute l'atmosphère, tous les corps combustibles seraient en feu.

— Précisément. Vous voyez comme Dieu a tout disposé avec sagesse. . . . . Que veux-tu, mon cher, tu m'as l'air à vouloir m'interroger ?

— Depuis que vous avez attiré notre attention sur le phénomène de la combustion, une chose m'a fortement tourmenté, c'était de savoir où va le charbon et le bois que l'on met dans le feu, car après la combustion il ne reste presque rien. J'ai souvent entendu dire, il est vrai, que dans la nature rien n'est anéanti ; je suis prêt à le croire, mais j'aimerais à savoir comment il se fait qu'un gros morceau de bois, sans qu'il y ait rien d'anéanti, se trouve réduit à une poignée de cendre après la combustion.

— Le fait vous paraît merveilleux, n'est-ce pas ? Eh bien ! écoutez, une minute va suffire pour vous le faire comprendre. La chaleur commence par vaporiser l'eau contenue dans le bois, ensuite l'oxygène dans la combustion s'unit à l'hydrogène du bois pour former. . . . . quoi ?

— Pour former de l'eau.

— Comme vous êtes savants ! L'oxygène s'unit encore au charbon et forme l'acide carbonique, qui est un gaz essentiel à la végétation. Ainsi une partie du bois qui brûle dans nos poêles s'en va en vapeurs d'eau dans l'atmosphère ; une autre s'échappe en gaz acide carbonique qui va nourrir de nouveaux arbres que l'on fera brûler dans quelques années ; une troisième n'est pas brûlée et constitue la suie, la fumée ; enfin une quatrième partie reste dans les foyers, ce sont les cendres qui servent à fertiliser les terres, à faire la potasse &c. Vous voyez donc que rien n'est anéanti. Je dirai plus : le résidu de la combustion est toujours plus pesant que n'était le corps avant d'être brûlé.

— Pour le coup nous n'y sommes plus ; passe que le résidu de la combustion soit aussi pesant que le corps brûlé, mais qu'il soit plus pesant, c'est ce qui nous surpasse.

— Soyez bien attentifs, je vais encore vous aplanir une montagne. Vous admettez que l'action du feu n'anéantit rien : à présent, que devient l'oxygène qui opère la combustion ? Il s'unit aux différents produits de la combustion et augmente par la leur poids.

— Toujours, l'augmentation n'est pas appréciable.

— Elle est appréciable. Pour vous en convaincre, je ne vous citerai qu'un exemple : cinquante livres de plomb donnent, par la combustion, cinquante-cinq livres d'oxyde de plomb. Cette augmentation considérable de poids qu'acquiert le corps brûlé est égale au poids du gaz oxygène absorbé. Des hommes de science ont constaté tous ces faits par des expériences précises, que nous ne sommes pas capables de répéter, vu la pauvreté de notre laboratoire.

— Depuis quand donc peut-on brûler le plomb ? J'avais toujours cru que cela était impossible.

— Jusqu'ici je ne vous ai parlé que de combustion dans laquelle on remarque un dégagement de chaleur et de lumière, mais il existe des combustions où ce dégagement n'a pas lieu, du moins d'une manière apparente. Ainsi toute fixation d'oxygène est une combustion ; la rouille que vous voyez sur le fer exposé à l'air humide est le produit d'une véritable combustion : cependant les chimistes emploient ce mot pour désigner toute absorption d'oxygène accompagnée de chaleur et de lumière, et ils donnent le nom d'*oxygénation* aux phénomènes dans lesquelles il y a fixation d'oxygène sans dégagement sensible de chaleur et de lumière. Conséquemment, la véritable définition de la combustion est celle-ci : *une combinaison accompagnée de chaleur et de lumière, d'un corps combustible avec un corps comburant*. Je dis avec un corps ; car il n'y a pas que l'oxygène qui soutienne la combustion, le chlore, l'iode, le fluor, le brome en sont aussi des soutiens.

— Le chlore, c'est un gaz ; j'en ai déjà entendu parler, ce me semble.

— Si vous n'en avez pas entendu parler, au moins vous avez été à portée, cet hiver, de connaître sa suave odeur.

— Vous appelez cela une suave odeur ! Jamais de ma vie je n'ai respiré rien de si désagréable.

— Ce n'est rien que cela. En Chimie, il ne faut pas se montrer trop délicat à ce sujet, quand le nez seul doit en souffrir ; néanmoins je respecte les vôtres, je ne ferai pas l'expérience qui consiste à voir de la poudre d'antimoine prendre feu en la jettant dans du chlore. Je voulais seulement vous exposer le fait.

Il y a encore une autre espèce de com-

bustion dont je ne vous ai point parlé, elle est très intéressante parce qu'elle a lieu au dedans de nous-mêmes par l'acte respiratoire.

— Quoi ! il y a du feu dans notre corps ? en voilà encore une chose facile à croire.

— Vous n'êtes pas obligés de croire qu'il y a du feu dans notre corps, mais ce que vous pouvez croire, n'est qu'il s'opère dans nos poumons, par le contact de l'oxygène de l'air et de notre sang, une espèce de combustion. Sans examiner quel mécanisme est mis en jeu dans l'acte respiratoire, je vous dirai seulement que la respiration est l'acte par lequel tout animal aspire et expire une certaine quantité d'air atmosphérique. Elle commence avec notre existence pour finir avec notre vie ; c'est pour cela que les poètes ont toujours soin de faire mourir les hommes en leur faisant exhaler le dernier soupir.

— Quelles preuves avez-vous de cette espèce de combustion ?

— L'acide carbonique, les vapeurs d'eau que nous expirons et la chaleur intérieure que nous possédons en sont des preuves. Cette chaleur est toujours la même pour chaque individu.

— Excepté, lorsque nous frissonnons de froid, je suppose.

— En hiver comme en été, notre corps conserve la même température qui est de 37°.5 chez l'adulte et de 39° chez l'enfant.

— Cette chaleur n'augmente pas avec le volume du corps ?

— Non, elle dépend de la quantité d'oxygène absorbée, et la respiration chez les enfants est plus vive que chez les adultes. Le thermomètre dans le corps des oiseaux, du rossignol, par exemple, marque 40 ou 41°, ce qui montre que les oiseaux absorbent plus d'oxygène que l'homme et plus que les quadrupèdes dont la température est de 37 ou 38°.

— Enfin voilà donc l'occasion de me faire expliquer comment il se fait que nous ne pouvons pas demeurer cinq minutes au fond de l'eau, tandis que les poissons y passent leur vie.

— C'est parce que l'homme n'est plus poisson. Vous savez, sans doute, qu'il fut un temps où, au dire de plusieurs grands personnages qui se disent philosophes, parce qu'ils débitent toutes sortes d'absurdités, nos bons aïeux folâtraient au fond des rivières avec leurs frères les poissons. Adam, suivant eux, fut d'abord carpe et ensuite homme plus ou moins semblable à nous, par suite des efforts qu'il avait faits pour regagner son élément naturel d'où un déluge l'avait transporté sur une montagne et laissé à sec. D'après toutes les apparences, il est à présumer

que c'est dans la même métamorphose que nous avons perdu nos ouïes et nos branchies, organes essentiels pour respirer dans l'eau, car depuis cette époque, qui est si ancienne qu'elle n'a jamais existé, l'homme n'a plus été capable d'habiter le fond de la mer.

Au moyen des ouïes et des branchies que possèdent encore les poissons, ceux-ci peuvent extraire le peu d'air renfermé dans l'eau, et qui leur suffit. Le mécanisme de la respiration chez ces animaux consiste à faire passer entre les branchies, qui sont des organes en forme de peignes disposés des deux côtés du cou, l'eau que le poisson avale par la bouche, et à la faire sortir par les ouïes. Les poissons, vu la petite quantité d'air qu'ils aspirent ont le sang froid, c-à-d, à peu près à la même température que l'eau dans laquelle ils vivent.

--- Pourquoi les poissons, puisqu'ils respirent le même air que nous, ne peuvent-ils pas vivre sur la terre ?

--- Un poisson meurt presque aussitôt qu'on le met hors de l'eau, parce qu'il reçoit une trop grande abondance d'air qui le noie, pour ainsi dire. Néanmoins il y en a qui peuvent prolonger leur vie hors de l'eau pendant plusieurs jours, tels sont l'éturgeon, l'anguille, tandis que la carpe, l'alose vivent à peine quelques minutes.

--- Il aurait donc été plus naturel de faire descendre l'homme d'un éturgeon que d'une carpe ?

--- Vous avez parfaitement raison ; mais ce n'est pas la seule faute commise par les Messieurs qui regardent la carpe comme leur premier père.

Mes chers élèves, je termine ici cette leçon, et je vous laisse en vous remerciant de l'attention soutenue que vous avez montrée, et en vous souhaitant bien de plaisir pendant le reste du congé.

Nous avons reçu une correspondance de S. Hyacinthe trop tard pour la publier aujourd'hui.

Ce matin a eu lieu la première communion des enfants de la Cité de Québec. Pairie de N. Dame 284 ; S. Patrice 250 ; S. Roch 502. Neuf de nos confrères ont eu le bonheur de s'approcher de la Sainte-Table.

Mgr. l'Archevêque a publié, le 5 mai, une lettre pastorale adressée aux fidèles de la cité de Québec, au sujet de l'incendie de l'Hospice de la Charité. Après avoir déploré le funeste accident qui a consumé en quelques heures les sacrifices et les travaux de plusieurs années, Sa Grâce annonce l'intention de reconstruire aussitôt que possible l'asile des pauvres et des orphelins, et invite les citoyens à l'aider dans cette œuvre si belle et si importante, par leurs aumônes et par leurs prières.

Nous voyons avec joie que des citoyens généreux avaient déjà devancé cette invitation et que le jour même du feu, ils ont envoyé des aumônes aux bonnes sœurs.

Jeudi dernier, nous annonçons que la glace tenait encore ferme au Carouge et sur la rivière S. Charles ; il lui a pris fantaisie d'attendre que l'Abrielle fût sortie pour s'en aller lui donner le démenti. Vendredi matin le *Lady Elgin* est arrivé dans le port avec des passagers de Montréal.

Le parlement provincial est convoqué pour le 13 juin. Il doit s'assembler dans la Salle musicale ; les bureaux seront dans les maisons voisines, appartenantes à M. Caron.

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

**Russie et Turquie.** La bataille de Tultreha, qui a été suivie de la prise de la forteresse d'Hirsowa par les Russes, a duré cinq jours du 23 au 27 mars. Le 23, les Russes étant parvenus à s'emparer d'un ne batterie en sacrifiant 1,500 hommes, les Turcs se sont réfugiés dans la citadelle, où ils ont soutenu le siège jusqu'au 27. Ils étaient 2,000. Ils ont fait sept sorties, et bien qu'ils ne soient point parvenus à repousser l'ennemi au delà du Danube, ils lui ont fait beaucoup de mal. On dit que les Russes ont perdu plus de 3,000 hommes.

Un traité d'alliance offensive et défensive a été conclu entre l'Autriche et la Prusse.

L'insurrection grecque a assumé le caractère d'une guerre de partisans.

Les flottes alliées bloquent Odessa et tous les ports russes sont déclarés en état de blocus.

Le 14 avril, l'amiral Napier ayant appris que 18 navires de guerre russes mouillés à Helsingfors, voulaient gagner le port de Revel, s'appretait à les attaquer.

L'insurrection grecque de l'Épire semble à peu près comprimée, mais on révanche les bandes chassées par Fand Effendi se sont jetées sur la Thessalie.

En orient, l'armée alliée de France et d'Angleterre est sous le commandement du Maréchal de S. Arnaud ; la flotte combinée est commandée par l'amiral anglais Dundas.

**TERRENEUVE.** Le gouvernement britannique accorde un gouvernement responsable à cette colonie, aux conditions suivantes : 1o. Indemnité aux officiers que la majorité parlementaire aura exclus de leur charge ; 2o. Augmentation de la Chambre d'Assemblée ; 3o. Indemnité aux membres de la Législature, à payer par des taxes locales.

**JÉRUSALEM.** Après la retraite de Mgr. Valerga et de V. le consul de France à Jaffa, un nouveau pacha, Yacoub, a été envoyé pour faire une réparation éclatante au sujet des violences qui avaient été commises. On promettait de bâtir une église à Butjalla et de punir les auteurs de l'attentat. Sur cette assurance le Consul et Mgr. de Valerga retournèrent à leur situation. Quelle ne fut pas leur surprise quand le nouveau pacha leur annonça qu'il n'avait point reçu de commission pour bâtir une église. Tout ce qu'il peut faire, a-t-il dit, c'est de punir les auteurs des troubles ; et encore on se vante que cela n'aura lieu que dans 4 ou 5 mois. On ne peut expliquer la contradiction qui existe entre le gouvernement et Yacoub Pacha. Mgr. Valerga, retiré à Jaffa, exige une réparation complète, et est bien décidé à soutenir avec honneur la cause des catholiques dans cette partie du monde.

# PREMIERS.

## Rhétorique.

- P. Audot, } *en versum latine.*  
 A. Trudello, }  
 J. Bossé, *en amplification.*  
 Z. Fortier, *en algèbre.*

## Seconde.

- D. Dumas, } *en vers.*  
 J. Nadeau, }  
 J. Nadeau, *en thème.*

## Troisième.

- C. Bochet, Z. Lapièrre, A. Blouin,  
 R. Gosselin, *en versum latine.*  
 C. Bochet, *en versum grecque.*  
 J. Fortier, *en traduction.*  
 " *en leçons.*  
 R. Gosselin, *en thème.*

- " } *en vers.*  
 L. Marcoux, }

## Troisième et Quatrième réunies.

- D. Vézina, *en histoire du moyen-âge.*

## Quatrième.

- L. Pâquet, *en thème.*  
 " *en géographie.*  
 " *en version.*  
 " } *en version grecque.*  
 J. Martin, }  
 M. Huot, *en arithmétique.*

## Cinquième

- A. Sheppard, *en thème anglais.*  
 J. Cadoret, *en mémoire.*  
 J. Gobeil, *en géographie.*  
 E. Pouliot, *en français.*  
 " *en thème.*

- A. Lepage, "  
 " *en version.*

- L. Lambert, *en traduction.*

- L. Dion, } *en arithmétique.*

## Cinquième et Sixième réunies.

- H. Courteau, *en histoire ancienne.*

## Sixième.

- E. Martin, *en thème.*  
 " *en français.*

- P. Leterrière, *en version.*

- R. Lemieux, *en mémoire.*

- P. Doherty, *en traduction.*

- E. Martin, } *en thème.*  
 P. Mackay, }  
 P. Doherty, }

- M. Tremblay, *en version anglaise.*

- G. Saint-Pierre, *en français.*

## Septième.

- H. Duberger, *en français.*

- S. Garneau, } *en traduction.*  
 O. Carrier, }  
 M. Chabot, }

- " (2 fois) *en thème.*

- " *en mémoire.*

- " *en version.*

- F. Marcoux, "

- A. Vézina, (2 fois) *en thème.*

H. Ruel, A. Vézina, M. Dacey, J. Hamel, M. Chabot, I. Nolct, *en arithmétique.*

## Huitième.

- N. Faucher, *en mémoire.*

- P. Gilmartin, *en orthographe.*

- " (4 fois) *en analyse.*

- T. Gendron, "

## LE BATEAU-POISSON.

Le *bateau-poisson* n'a rien de particulier dans sa forme extérieure. Il est ponté et peut marcher à l'aviron ou à la voile au moyen d'un mât qui se rabat à volonté sur le pont. L'intérieur contient une cabine bien calfatée où l'on entre par une écoutille fermant hermétiquement, de manière à ne permettre aucune infiltration lorsque le bateau est submergé. Un compartiment ménagé dans la cale peut recevoir, par une soupape, la quantité d'eau nécessaire pour faire couler le bateau à une profondeur voulue. Pour remonter à la surface, on se sert d'une pompe foulante qui rejette l'eau par un tuyau vertical s'élevant au dessus du niveau de la mer.

La cabine est assez grande pour que trois hommes, nécessaires à la manœuvre, puissent y respirer et une lumière brûler pendant quarante minutes, ce qui est suffisant.

La nuit, et en choisissant l'heure et la direction favorables pour être porté par la marée ou par un courant sur le vaisseau, qu'il s'agit d'attaquer, on en approche le plus possible au moyen des avirons enveloppés de linges qui en étouffent le bruit. On descend dans la cabine, on en referme l'écoutille, on ouvre la soupape du compartiment qui se remplit, le bateau coule et on attend. Dès qu'une légère secousse avertit qu'on est en contact avec la carène du vaisseau, on allume la lumière, et on procède à appliquer le brûlot.

Le brûlot est un barillet ovoïde bien goudronné contenant 25 à 30 kilogrammes de poudre : à l'une de ses extrémités, il est armé d'une mèche à tire-bouchon bien acéré. A l'autre, il porte un écrou évidé dont le pas est en sens inverse de celui de la mèche, et qui est vissé au bout d'un axe horizontal et creux, lequel pénètre dans l'intérieur de la cabine par une boîte en cuir, analogue à celles au moyen desquels on produit le mouvement sous le récipient d'une machine pneumatique. Cet axe est muni d'une traverse pour qu'on puisse lui imprimer, à bras, un mouvement de rotation sur lui-même, soit à droite, soit à gauche. Une corde mince et bien lisse passe dans le

creux de l'axe, dans l'évidement de l'écrou, entre par une boîte à cuir dans le brûlot, et va s'attacher à la détente d'une batterie analogue à celle d'un pistolet. L'autre extrémité de cette corde, qui doit avoir une longueur d'environ 100 mètres, vient s'enrouler dans l'intérieur de la cabine, sur un rovet extrêmement mobile, pour que le dévidement ait lieu sans effort.

Le brûlot, ainsi préparé, se loge dans une cavité de la carène du bateau, prise aux dépens de la cabine.

Quand on se sent en contact avec le vaisseau, on pousse l'axe qui glisse dans sa boîte à cuir ; on le fait tourner, et la mèche mord dans le doublage, puis pénètre dans le bordage. Quand on la juge assez solidement enfoncée, on tourne l'axe en sens contraire. La vis de son extrémité sort de son écrou et le *bateau-poisson* ne tient plus au vaisseau, auquel cependant le brûlot reste fixé. Alors une tige de fer sortant par une boîte à cuir met entre eux une distance de deux mètres. On continue de se laisser dériver par l'impulsion de la marée ou du courant. La corde, en se dévidant, indique par des marques qui y sont faites la distance qu'on a parcourue. Quand on la juge suffisante, on tire fortement cette corde, elle se tend ; l'effort fait partir la détente dans l'intérieur du brûlot, qui éclate. On fait agir la pompe foulante. Le *bateau-poisson* remonte à flot et s'éloigne à la rame ou à la voile.

On conçoit facilement l'effet de l'explosion qui a lieu et quelle large voie d'eau elle fait dans la carène du vaisseau au-dessous de la flottaison.

Il faudrait une figure pour rendre bien sensibles les détails qu'on vient de lire. Néanmoins, on croit en avoir dit assez pour donner une idée de cette terrible machine.

## CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

## AGENTS.

A la Petite-Salle, M. F. Aubé.  
 Chez les Externes, M. P. Saucier.  
 Au Séminaire de Saint-Hyacinthe, M. T. Provost.  
 Au Collège de l'Assomption, M. A. E. H. Tranchemontagne.  
 Au Collège de Ste. Anne, M. Arth-Casgrain.

J. B. MARCOUX, *Gérant.*